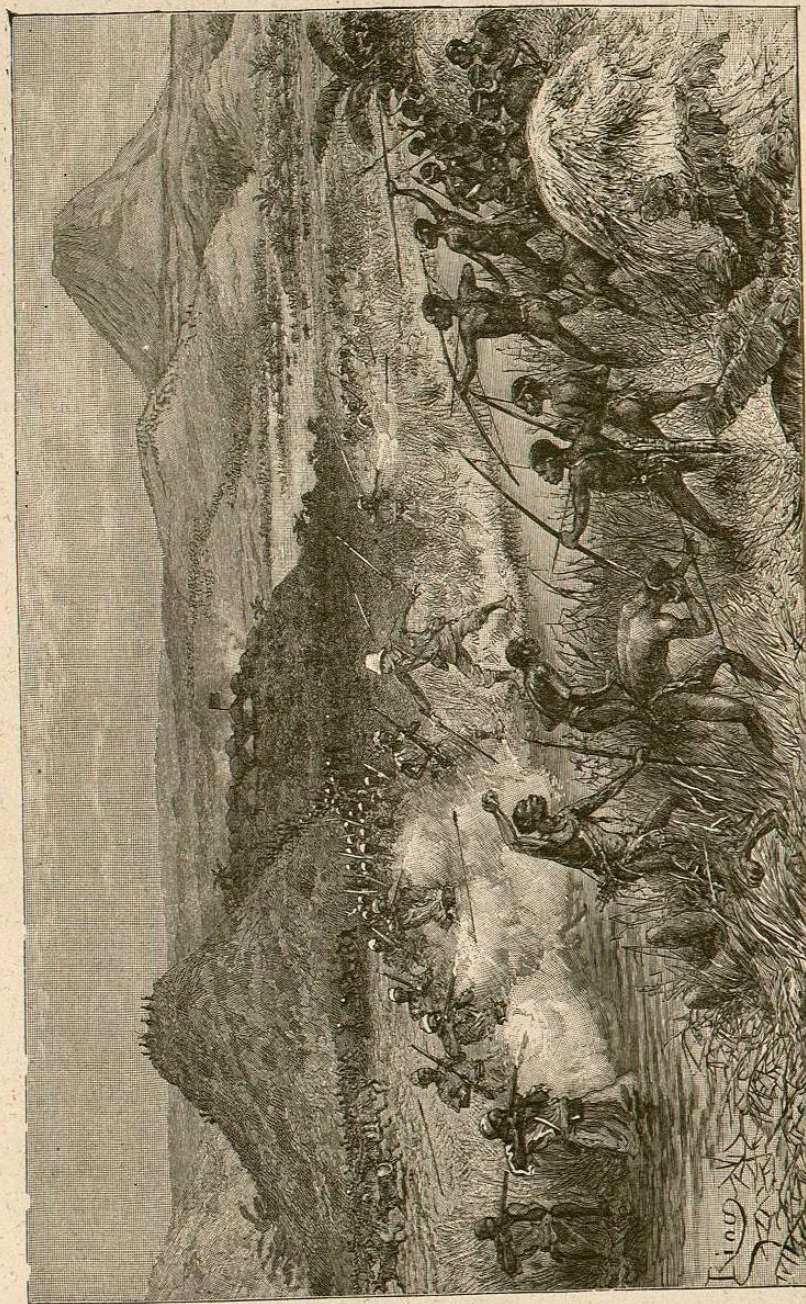


se déployer sur une largeur de 2 à 3 kilomètres; des champs de sorgho magnifiques mûrissaient pour la faucille. A droite, directement au-dessus de nos têtes, s'élevait le côté nord de la chaîne Mazamboni; à gauche, le terrain, caché par de riches cultures, s'inclinait en pente douce vers un affluent de l'Itouri oriental, et, par delà, se relevait, avec la même pente, jusqu'à un ressaut en fer à cheval, parsemé d'habitations, verdoyant de bananeraies, de millet et de blé de Turquie. Le spectacle donnait l'impression d'une tribu prospère.

En entrant dans cette riche vallée, des cris de guerre, rugissant leurs menaces au-dessus de nos têtes, nous firent lever les yeux. Les groupes avaient grossi; ils comptaient au moins trois cents guerriers armés de lances, d'arcs et de boucliers, agitant leurs armes luisantes, gesticulant, s'égosillant après nous dans une langue quelconque. S'échauffant encore plus, ils firent comme s'ils allaient descendre; mais ils changèrent d'avis et regagnèrent leur tuquet, d'où ils nous accompagnaient pas à pas; ils grognaient, ils jappaient, ils aboyaient, ils mugissaient. Nous interprétions cette pantomime comme une expression de haine, comme un encouragement à ceux de la plaine à nous attaquer. En sortant des champs de maïs, nous entendîmes ceux-ci criant à leur tour; ils prenaient position en des endroits favorables, les montagnards les avisant et les guidant. Il allait être 4 heures de l'après-midi, temps indiqué pour disposer le bivouac et faire nos préparatifs pour passer la nuit au milieu d'une population hostile et en nombre écrasant. Par bonheur, tout près de nous se dressait la colline escarpée de Nzera-Koum, et, à un de ses bouts, un éperon dont le sommet, élargi en plateau, domine au loin la vallée. A 500 mètres de la rivière et à 200 de la base de la chaîne du Mazamboni, elle ressemblait à un îlot dans la plaine. De la crête du Nzera-Koum nous pourrions surveiller les côtés est et ouest de la partie septentrionale des montagnes, et par-dessus le ressaut en fer à cheval, jusqu'au delà d'une autre branche de l'Itouri. Ainsi logés, cinquante carabines tiendraient la position contre un millier d'hommes. Nous courûmes la prendre; les colonnes de guerriers descendant les pentes de la chaîne y convergeaient de leur côté comme s'ils eussent deviné nos intentions; en même temps, une multitude bruyante s'élançait des berges de la rivière. Les éclaireurs de l'avant-garde tirèrent quelques



Notre première rencontre avec les sujets de Mazamboni.



coups isolés pour nettoyer les abords. et, grim pant vivement, nous parvenons à gagner le promontoire. On jette les charges, on dispose des tirailleurs choisis sur les flancs de la colonne pour couvrir l'arrière-garde; d'autres élèvent une zéribé sur la crête, un corps de trente hommes descend puiser à la rivière. En une demi-heure tous les nôtres étaient réunis, nos retranchements s'achevaient, il y avait de l'eau pour la soif, et il nous restait quelques minutes pour souffler et observer ce qui se passait. Le spectacle n'avait rien d'encourageant. Une cinquantaine de villages mouchetaient la plaine, les plantations succédant aux plantations, les champs aux champs, les bourgs aux bourgs. Et que nous cachait la montagne? Les braillards échelonnés sur les pentes étaient au nombre de plus de 800 et emplissaient l'air de leurs cris.

Les gens du haut pays semblaient disposés à entrer immédiatement en discussion. Nous portions la fatigue d'une marche de 21 kilomètres; la chaleur du soleil et le poids des fardeaux avaient affaibli nos hommes. Cependant quelques-uns, triés parmi les meilleurs, furent envoyés à la rencontre des montagnards, tandis que nous restions à surveiller l'ensemble. Quatre de nos éclaireurs marchaient en avant. Quatre indigènes bondirent gaillardement à leur rencontre, nullement effrayés de prendre notre mesure; sans doute ils comprenaient instinctivement que le courage de leurs adversaires n'était pas à toute épreuve; ils approchent à une centaine de mètres, avancent avec leurs arcs contre les carabines. Nos champions tirent sans faire de mal à personne et s'empressent de battre en retraite; les montagnards marchent toujours, les doigts sur la corde de leurs arcs. Nos quatre paladins détalent encore plus vite, chargés des imprécations d'une centaine de voix, celles de nos gens, attentifs à la scène. L'affaire s'engageait mal pour nous; les natifs interprétèrent naturellement ce début comme un présage favorable à leur cause et poussèrent des cris de triomphe. Pour jeter de l'eau froide sur leur enthousiasme, nos tireurs, tout en s'abritant avec soin, se mirent en devoir de molester sérieusement les natifs. Quelques-uns, placés à l'extrémité de notre colline, travaillèrent parmi les montagnards qui leur faisaient face à 400 mètres de distance; d'autres se glissèrent dans la vallée sur le chemin de la rivière et obtinrent un beau succès; d'autres enfin, opérant autour



de la base du Nzera-Koum, effectuèrent une heureuse diversion. Saat-Tato, le chasseur, enleva une vache à ses propriétaires, et nous eûmes enfin le goût de la viande, après en avoir jeûné pendant onze mois. La nuit tombée, étrangers et naturels regagnèrent leurs quartiers respectifs, prévoyant une chaude journée pour le lendemain.

Avant de m'étendre sur ma couchette, je pris ma Bible, suivant ma quotidienne habitude. Déjà, dans ce voyage, j'avais suivi le Livre en entier, et, pour ma seconde lecture, j'en étais au Deutéronome. J'arrivai au verset dans lequel Moïse exhorte Josué par ces belles paroles : « Fortifie-toi et sois vaillant homme; ne crains point et ne les redoute point, car l'éternel Dieu t'accompagne; il ne te délaissera point, ne t'abandonnera point! »

Je fermai la Bible à la fin du chapitre, et mon esprit retourna immédiatement de Moïse au Mazamboni. Était-ce la grande fatigue, quelque fièvre, un symptôme précurseur de maladie, une ombre de dépit contre nos quatre capons, et la vague méfiance qu'au moment critique toutes nos poules d'eau prendraient leur envolée? Nos hommes n'avaient pas encore été mis à l'essai comme aujourd'hui, et ce que mes officiers et moi en avons vu n'était guère pour nous encourager. Quoi qu'il en soit, je comprenais mieux que jamais le danger de s'aventurer avec un ramassis de timides porteballes contre les tribus du Pays aux Herbes. Il me semblait avoir la compréhension plus nette du péril. Était-ce que mon regard avait vu un pays plus vaste, une population plus nombreuse? Étais-je impressionné par le volume des voix humaines, dont les rugissements semblaient encore emplir mon oreille? je ne sais. Mais j'entendais les paroles : « Fortifie-toi et sois vaillant homme; ne crains point et ne les redoute point! » J'aurais presque juré qu'une voix me parlait. Je discutais avec elle : « Pourquoi m'adjures-tu de tenir bon? Mais je ne pourrais m'enfuir, si je le voulais. Battre en retraite serait chose plus fatale que d'avancer; il n'y a donc pas lieu de m'encourager! » La voix continuait néanmoins : « Fortifie-toi et sois vaillant homme! Marche avec assurance, car je te donnerai ce pays et le peuple qui l'habite. Je ne t'oublierai point et ne t'abandonnerai point; ne crains point, ne faiblis point! »

Tout ceci, je le rapporte en stricte confidence. Je ne me

sentis jamais mieux disposé à la lutte qu'avant de m'endormir. Cependant j'eus le sentiment qu'il y aurait folie des deux côtés à engager la bataille sans nécessité reconnue. Nous ignorions jusqu'au nom du pays et de ses habitants, et nos adversaires n'étaient pas mieux renseignés sur notre compte. J'esquissai mes plans pour le lendemain, je conjurai les sentinelles de faire bonne garde; et le sommeil me fit oublier bientôt Mazamboni, seigneur des monts et des plaines de céans.

Le 9 décembre ne se passa pas trop mal. Pendant la matinée nous complétâmes nos défenses au moyen de buissons d'épines; on distribua des cartouches et l'on inspecta les fusils. Vers neuf heures, au froid matinal succéda la chaleur d'un soleil brûlant, et bientôt après nous vîmes les indigènes apparaître en nombres imposants. Des cors de guerre retentirent, aux sons étranges déjà entendus en 1875 dans l'Oussoga et l'Ouganda, et plus de vingt tambours répondirent sur les sommets. Des appels et des cris couraient de la montagne à la vallée et de la vallée à la montagne, car nous étions enveloppés. Vers onze heures du matin, quelques naturels descendirent de leurs hauteurs, s'approchèrent assez pour qu'un certain Fetteh, un homme de l'Ounyoro, les entendit et répondit par des injures; bientôt s'ensuivit une bataille de mots. Apprenant que l'un des nôtres parlait leur idiome, j'arrêtai tout aussitôt les langues furieuses et il s'établit un colloque plus courtois :

« Pour ce qui nous concerne, nous sommes sur la défensive. Vous nous avez assaillis pendant que nous traversions tranquillement le pays. Ne vaudrait-il pas mieux palabrer tout d'abord, essayer de nous comprendre, et si nous ne pouvons, nous battre après? »

— C'est vrai! voilà de sages paroles! répondit un homme. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous?

— Nous venons de Zanzibar, par la mer, et notre chef est un homme blanc. Nous allons au Nyanza de l'Ounyoro.

— Si vous avez un homme blanc, montrez-le! »

Le lieutenant Stairs sortit sans tarder de la zéribé et fut présenté par Fetteh.

« A vous maintenant de nous dire qui vous êtes, fit Fetteh. Quel est ce pays? Qui est votre chef? Le Nyanza est-il loin? »